

An 2000 sur la place de l'église

Je m'étais dis, sans grande conviction d'ailleurs :

- Beaucoup seront là, sur la place de l'église, quand les cloches sonneront.

J'y étais allé à minuit moins dix de ce 31 décembre 1999 dont vous avez tous gardé le souvenir. Il avait neigé les jours précédents, de sorte que ce soir-là, c'était l'apparence d'un vrai temps d'hiver. Et pourtant la place aurait été ordinaire s'il n'y avait pas eu les projecteurs qui donnaient à l'église, avec un fond de couleur le jour un peu rosé, cette délicieuse patine dorée. Mon église, si belle et que j'aime, quand bien même je n'y rentre pour dire jamais pour y suivre des cérémonies religieuses, juste à Noël où je me plais à retrouver la magie de mon enfance par le biais de la fête et du sapin... Je le regarde tant, celui-ci, avec ses bougies et ses boules, je sens tellement son odeur quand elle se développe le plus, que me reviennent toutes mes heures perdues et qu'il m'arrive d'avoir les larmes aux yeux. Oh ! puissance du souvenir. A l'église, j'y vais par contre en solitaire, et souvent alors j'y monte au clocher. J'estime que l'affection que l'on porte à un bâtiment n'est pas nécessairement liée à ce que l'on peut y faire. Ainsi pour moi, ce qui me retient dans cette bâtisse, ce sont les proportions modestes et agréables qu'elle a, sans être d'une élégance extrême, mais surtout le fait que les gens du village, dans la première moitié du XIXe siècle, se sont aidés à la construire. Ils ne l'ont pas faite eux-mêmes, pour l'essentiel. Il y avait pour cela des professionnels du bâtiment, tailleurs de pierre, maçons et charpentiers. Ils ont simplement charrié le « marin », le sable, les pierres et la chaux. Ils ont amené les planches – on disait alors les ais – les tavillons, les lambourdes et autres listes diverses. Ils ont ainsi fait quelques milliers d'heures pour la construire, notre église, que celle-ci puisse enfin s'élever haut dans le ciel du village, aller jusqu'à toucher les nuages avec la pointe de son clocher. C'est en tout cas l'impression que l'on a quand l'on est près d'elle et que l'on regarde contre le haut. C'est très beau.

On avait certes déjà une chapelle depuis plus de cent cinquante ans. Mais celle-ci était si modeste qu'on n'osait pas y faire venir le pasteur. D'ailleurs la commune elle-même, pointilleuse et mesquine, pour ne pas dire plus, ne l'aurait pas voulu. Un seul culte à l'église paroissiale pour une collectivité de mille âmes et de cinq hameaux, cela suffit, les gens n'ont qu'à se déplacer. Les infirmes, les femmes enceintes, dites-vous ? Couchez-les sur un char et amenez-les nous donc. On se contentait de ce fait de prières dans la chapelle que l'on faisait d'habitude le soir et surtout l'hiver, quand les travaux des champs vous laissent un peu tranquille.

Il n'y avait personne sur la place. Elle était vide d'un bout à l'autre, alors même que l'on entendait des bruits de fourchettes venus du restaurant voisin dont l'on avait entr'ouvert une fenêtre pour aérer et des cris dans la grande maison du haut du village dont les fenêtres ici étaient carrément grandes ouvertes. La grossièreté de ces festivités m'apparut soudain dans toute son

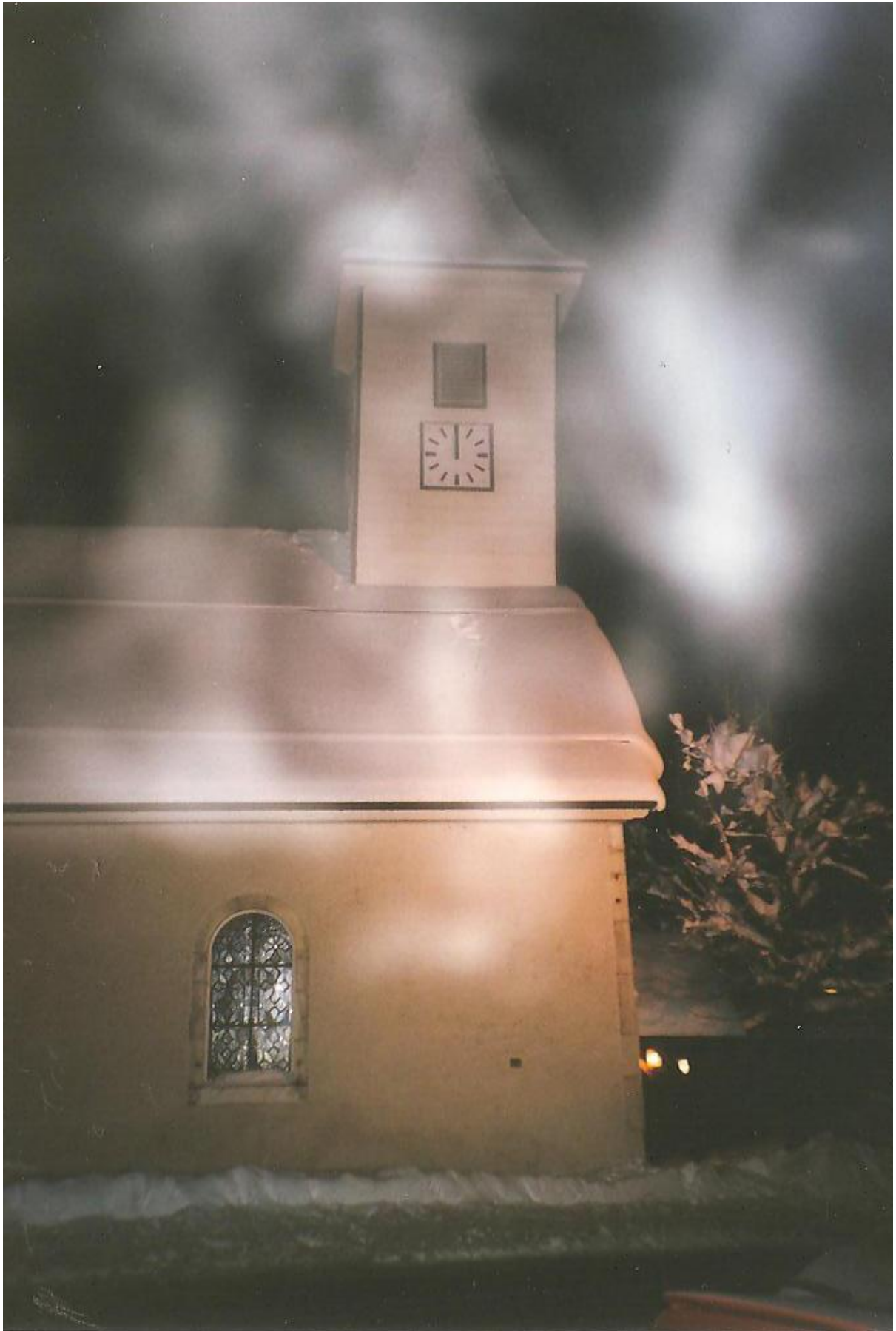
ampleur, la médiocrité du tout, sous le couvert d'un événement d'une importance fondamentale à marquer à tout prix, aurait-on assez de champagne, la question se posait avec le plus grand sérieux dans la plupart des journaux, m'attrista. Ainsi donc personne n'était là, sur la place, devant l'église, pour passer ensemble d'une année à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'un millénaire à l'autre. Et que m'importait si officiellement ils avaient décrété, preuves à l'appui, que cela devait se faire une année plus tard. C'était ce soir-là que l'on allait changer les chiffres, et que l'on retrouverait tout soudain, à la place du vieux millésime 1999, le fatidique, que dis-je, le mythique voire le dramatique 2000. Le reste n'était que broutilles.

Là-haut, au clocher de l'église, les deux aiguilles allaient se superposer. Je les regardais dans leur avance très lente et pourtant inexorable. Qu'est-ce que le temps, pouvais-je penser. Et d'être en cet instant si particulier renforçait l'intensité de mes réflexions. Je sortis mon appareil de photo avec lequel je m'apprêtais à immortaliser l'événement. Pourvu qu'il n'aille pas me faire faux bond en cet instant précis, me lâcher.

Etranges impressions. Etrange moment. Elles furent soudain l'une sur l'autre, les deux aiguilles. Alors on entendit un grand remue-ménage dans le café où l'on pouvait apercevoir des silhouettes debout, sans noms, anonymes, tu en prends deux, tu en prends six, tout se mélange, c'est pareil, de la foule, et ceux-là se congratulèrent. On entendit un bruit encore plus fort à la grande maison où carrément c'était l'apothéose. Des cris, des hurlements, des wouaih ! wouaih ! wouaih ! Du délire. On s'était aussi levé de table, certains s'étaient mis au balcon, puis rentrèrent pour poursuivre, je le pense, leurs saines libations.

J'avais pris mes photos. Une de face, une de profil. A dix secondes d'intervalle, les deux aiguilles n'avaient guère eu le temps de bouger. Personne n'était sorti et nulle voiture ne passa pendant le temps où je fus là. J'étais seul. Et mis à part les exclamations des convives qui se firent d'ailleurs déjà plus discrètes, c'aurait été le parfait silence. Nous étions désormais en l'an 2000. Etrange. Rien n'avait changé. Rien qui semblerait le faire prochainement.

Chose très décevante, les douze coups de minuit n'avaient pas été frappés, ni pour une première fois ni pour une seconde. Il me revint alors que cinq minutes auparavant il y avait eu un drôle de déclic dans le clocher. Le bug (ou bogue) qui n'avait frappé nulle part ailleurs au monde se manifestait donc ici, et j'en subissais, moi, les conséquences. Car non seulement il n'y eut pas les douze coups de minuit, mais la sonnerie traditionnelle du passage d'une année à l'autre, ne se mit pas en branle. Et pourtant, comme je l'attendais, celle-ci... Et allez, mes deux cloches, vous qui avez tant sonné pour d'autres événements de moindre importance, sonnez au moins pour celui-ci, donnez vous en à cœur joie, comme autrefois, quand l'automatisation n'existait pas et que l'on montait à minuit dans le clocher tirer les cordes.



Que le silence sur la place de l'église. Et mon appareil, là-haut à la maison, que j'avais placé sur le bord de la fenêtre pour enregistrer les cloches de l'an 2000, ne me donnerait rien. Quelle frustration ! Quel coup au cœur !

Je l'avais regardée quelques instants encore, mon église et son clocher. Au cadran les aiguilles maintenant se quittaient pour s'en aller chacune à son rythme découper le nouveau millénaire en tranches. Combien de celles-ci y en aurait-il pour moi, pour l'église, pour le village ? Y aurait-il une éternité pour cette collectivité qui luttait déjà ici depuis près d'un demi-millénaire ? En ferait-elle encore autant ? C'étaient là des questions sans réponses. On irait son chemin, on pénétrerait dans le temps sans rien savoir. On s'enfoncerait dans un avenir que nul n'a la possibilité de sonder.

- Et c'est tant mieux, m'étais-je dit.

Car dans le fond, je le pressentais, les échéances un jour seraient redoutables. Et que les paradis matériels que l'on nous avait si souvent annoncés, la carotte plutôt que le bâton, souvenez-vous de ces projections béatifiantes des années cinquante ou soixante, se feraient attendre longtemps !

Je me souvins alors d'une image que j'avais vue la veille. C'était Venise, où le cloaque menaçait de par des égouts déversés directement dans les canaux, entretenant de ce fait une puanteur telle en certains moments de l'année, que l'air en était irrespirable. Venise... qui s'enfonçait lentement et dont les sols de certains édifices peu à peu se défonçaient. Venise... qui disparaîtrait entièrement un jour dans les eaux, comme un navire coule en mer.

Quelle importance ? Catastrophe pour le patrimoine de l'humanité, certes, encore que celle-ci disparaîtra à son tour. Pour moi ? Aucune. Car je m'en rendis compte soudain avec une acuité douloureuse, ma vie n'était rien, le prix de celle-ci n'égalait pas l'une des dalles de cette église qui s'enfonçait dans le sol, là-bas, centimètre par centimètre, en un endroit où je n'étais même jamais allé. J'étais ramené à mes justes dimensions. Et pourtant il me fallait bien l'affronter, ce nouveau millénaire, avec des bonnes ou des mauvaises pensées, seul ou en votre compagnie.

Et qu'y ferions-nous de notre temps cru si précieux, si vide en réalité bien souvent, dans cette nouvelle dimension ? A attendre on ne sait trop quoi, à entreprendre on ne sait trop qui vaille... La mort peut-être ? Ou une autre vie, active au possible, supposée admirable et qui pourtant ne viendra jamais.

Les Charbonnières, au tout début du mois de janvier de l'an 2000 :

Jean Hiersin



Cloches sonnez !

L'église, c'était pour nous, quand nous allions du Crêt-du-Puits au Haut-du-Village, l'angle. Plus que l'angle même, la borne, le témoin, bâtiment immuable qui fixait le milieu du parcours. Voilà, dès que tu as pris en courant le virage de la boulangerie, là tu fais ton chemin en sens inverse, que le bruit d'eau de la fontaine de Vers chez Alexandre s'est atténué pour s'éteindre, que tu as dépassé la laiterie où tu es certain que ton père travaille, le laitier du village, c'est lui, le local des pompes et puis encore cette seconde fontaine, celle-ci avec un couvert, tu l'as à ta droite, l'église, immense parce que tu es petit. Et pourtant si familière. C'est qu'en elle, une fois par semaine, avec beaucoup d'autres de ton âge, tu y participes à l'école du dimanche. C'est qu'aussi en elle, tu y as vécu des Noël fabuleux, avec plein de lumière et tellement d'amour qu'il semble que plus personne sur terre ne devrait être malheureux.

Cette église, elle t'appartient. Et quand bien même, de temps à autre, pas souvent, lors des cultes où tu vas avec tes parents, tu ne comprends rien de ce qui s'y dit. La parole du Seigneur, dans sa complexité, plutôt parce qu'elle est perdue dans les exercices verbaux des pasteurs plus lettrés qu'accessibles et bon enfant, t'est impénétrable, étrange même. Est-ce là un autre langage ? Sommes-nous ici dans un monde qui n'aurait plus les mêmes règles que le nôtre ? Le Seigneur tel qu'on le conçoit et le décrit, ne nous appartiendrait-il plus ?

Mais heureusement que là, plus que d'écouter, tu regardes, assis sur les bancs de bois durs à te briser le cul ! Est-ce pour cela que l'on bouge autant ? Dieu que le culte est long, papa, maman. Et vous aimez cela, vous, qu'on demande après que l'on soit tous ressortis de l'église et que personne ne peut plus nous entendre ? Ils ne savent pas que nous répondre !

On regarde les gens. Avec parmi ceux-ci ces vieilles femmes en noir coiffées de drôles de chapeaux. C'est marrant, ça, elles ont un voile noir, du treillis plutôt, qui leur cache le visage et qu'on voudrait soulever. Juste pour voir. Sont-elles en deuil pour être si tristes ? Et ces messieurs sont en costard sombre et cravate assortie. Le culte, c'est du sérieux, que diable. La fantaisie en a été bannie à jamais depuis quatre siècles pour le moins. Mais plus que les gens, ce que l'on regarde, ce sont les fresques peintes d'Amiguet apposées sur les murs et où l'on se promène en rêve. Quels beaux et si nombreux voyages. Et ils ne nous coûtent pas chers ! On va aux Epinettes avec les dames du village, romantiques à souhait, le regard éthéré perdu dans les nues tandis qu'elles chantent à pleine voix. Un cantique, on suppose. On fait le tour du lac Ter un dimanche après-midi un peu triste. Et puis bientôt l'on monte sur la Dent pour admirer du sommet toute la région que l'on habite. Peut-être qu'on tient encore la main de sa maman. Et là-haut, l'on voit les beaux chardons que ne regardent pas ces deux amoureux ivres d'espérance. Ils se donnent la main. Sont-ils sur terre ou

déjà au ciel ? Ils font de curieux mouvements avec leurs bras. Et comme ils sont habillés. C'est plus de mode, n'est-ce pas, qu'on demande encore ?

Et en ces heures innombrables, la moitié d'une enfance, semble-t-il, les paysages d'ici se mélangent gaiement avec ceux plus orientaux dont on nous parle, nos monitrices d'école du dimanche, et où l'on découvre sans plus d'étonnement qu'il ne le faut, maintenant qu'ils sont à nous autant qu'ils appartiennent aux légitimes propriétaires, du sable, des oasis et des puits, du presque désert où pâturent d'innombrables troupeaux de brebis trouvant une pitance sur ces terrains si maigres. Quel imaginaire !

Le doute vint après lui pour ne plus nous laisser que la froide réalité où l'humain se révèle qui n'est pas souvent très beau. Et puis on nous les avait aussi enlevés, nos paysages. On avait troqué les Epinettes si chères à nos yeux et à notre cœur, à force de les voir et de rêver, contre une croix insolite, toute nue, qui ne nous parlait que peu, plaquée sur un fond trop blanc. C'était d'époque. Il fallait enfin, après des siècles de déviance, que nous en revenions à une ligne pure et dure, chasser le romantique au profit d'une foi ardente et presque folle où la fioriture n'aurait plus sa place, jamais.

Mais qu'importe après tout, puisque l'église elle-même, nous n'avons jamais cessé de l'aimer. Qui avait été construite autrefois, au début du XIXe siècle, par des professionnels d'ici et d'ailleurs et qu'aidèrent les habitants de ce village en offrant pour cette œuvre le travail de mille-quatre-cents huit journées très exactement. Elle reste là, intacte, chargée d'émotion, avec une salle un peu froide, il est vrai, mais surtout avec son clocher formidable. On monte, les marches de bois de l'escalier craquent. On va sur la galerie d'où la salle nous apparaît plus grande encore dans son extrême nudité. Et puis maintenant, pour aller plus haut, c'est comme si vous vous enfiliez dans un buffet, puisque la porte du galetas n'a ni serrure ni poignée, et n'offre qu'une clé qu'on décote et tire pour dégager l'espace par lequel on se coule. On monte encore. Et le voilà, le galetas de l'église, si grand, si vide. Tandis que se découvre, à droite, l'immense escalier de bois, presque une échelle, qui conduira dans le clocher. On le grimpe en se tenant à la rampe. Celle-ci est lustrée sur le dessus par la main des marguilliers successifs. Attention à ne pas vous encoulez. Quelle cupesse vous feriez ! Et l'on vous relèverait en morceaux, pitoyable, en bas, sur le plancher.

Et là-haut on entend le tic-tac lent de la pendule que l'on a mise comme dans une caisse. Un volet se rabat contre en bas et permet de la découvrir. Elle est véritablement belle, vernie de hier, semble-t-il, d'un beau vert pastel que les années n'ont pas su altérer s'il est bien d'époque, car ne l'auraient-ils pas restaurée entre temps ? Et les rouages d'acier son impeccables, que l'on a graissés avec soin. Tic-tac, tic-tac, et là, dehors plutôt, imperceptiblement, on le devine, les grandes aiguilles de l'horloge bougent, montent ou descendent par à-coups. Et en même temps s'écoule la vie de ce village qui ne sait pas que son temps est enfermé, calculé, découpé ici, dans le clocher. C'est fascinant. On est

au cœur du village, certes, mais aussi au cœur du temps, et même, il apparaît, un peu hors du temps, à la limite au-dessus du temps.

On emprunte un autre escalier. Voici plus haut les cloches. Elles sont si lourdes. On a à peine la place pour se tenir, coincé entre les cloches et les poutres de la charpente sur un plancher percé de trous par où passent les cordages. On gratte amicalement le métal qui s'offre dans sa sonorité claire. On le frappe avec les doigts puis avec le poing. Mais pas trop fort, afin que personne ne sache par en bas, sur la place, qu'il y a quelqu'un dans le clocher. Notre visite ici n'est qu'inopinée, secrète, elle nous appartient. On écoute les vibrations des cloches, leur tintement, leur chant doux et léger qui vous va droit au cœur. C'est très beau, cette chanson du métal, si compact et si lourd qu'il pourrait plutôt se taire. On lit des inscriptions. L'une des deux cloches a été coulée en 1640, l'autre en 1780. C'était alors ce très vieux temps de nos régions. Et ils ont leurs noms gravés dans le métal, ceux de cette époque lointaine, ou plutôt mis en relief sur le pourtour. Afin que l'on se souvienne d'eux. Que sans cela l'on aurait oubliés, à moins que l'on ne s'en réfère à quelques très vieilles archives.

Sur celle de 1640, il est écrit : Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est le tout de l'homme – Moysse Ramey curial et Abraham Bonjour et Jehan Calliachon gouverneurs de Rances, 1640. Ces messieurs de là-bas, leur cloche leur fut rachetée deux siècles et demi plus tard par Thibaud, accordeur à la Praz qui nous l'a revendue, avaient leur vanité et tinrent, plus que le fondeur, à ce que leurs noms figurent sur le pourtour, dans le haut. Mais à quoi cela a-t-il servi, puisqu'au final, la commune, cette belle cloche, elle l'a vendue au prix du poids du métal. Ô vanité.

Sur l'autre, de 1780, on lit : « Pierre Dreffet, fondeur a Vevey ma fait pour l'honorable hameau des Charbonnières, 1780 ».

Monuments que ces deux cloches. D'ailleurs toutes les cloches, où qu'elles se trouvent et sonnent, le sont. Elles émeuvent par leurs vibrations, qu'elles soient grandes ou petites. Il y a là quelque chose qui nous dépasse, que l'on ne comprend pas. Est-ce déjà de la musique, un chant ? Elles ont sonné pour le bon et le mauvais. Elles ont sonné surtout pour l'ordinaire de tous les jours. De telle manière qu'ils pouvaient les entendre non seulement dans le cadre du village, mais aux maisons foraines, par delà le lac et les champs, jusque dans les forêts les plus lointaines encore. On était au cœur de celles-ci et l'on abattait. On les a entendues soudain. On n'a pas su calculer le nombre des coups. Alors on s'est arrêté, on a tendu l'oreille, en attente, et quand elles se sont à nouveau mises à sonner, on a compté. Et l'on a compté onze coups. Si bien que l'on a dit :

- Et voilà, il sera l'heure de bientôt arrêter et de rentrer.

C'est que là-bas, à la Grand'Côte, on est loin du village que l'on aperçoit néanmoins au travers des arbres, comme l'on aperçoit de même l'église et le chemin de la Sagne qui court droit et clair au travers des champs.

On a parlé de cloches. Mais il est vrai que pour les heures, il ne s'agit jamais que d'une seule. Laquelle, celle de 1780 ou celle en mi ? Maintenant que je ne suis plus au clocher, je ne saurais le dire.

On les touche, on les caresse. Et le métal nous communique des ondes douces et bienveillantes. Ce n'est pas un métal froid, étranger et hostile. C'est une matière au contraire amie. Il y a un lien entre elle et nous. On est accompagné. Ce qui fit que là-haut on ne connaît pas la solitude. Par contre la sérénité, la paix profonde de l'homme qui sait que le bonheur réside dans la connaissance des choses et non pas dans leur possession stérile. On est hors du temps.

Mais l'on redescend bientôt au niveau de l'horloge pour en découvrir le mécanisme quand il sonnera. C'est le matin. Il y a du soleil qui passe au travers des volets de bois. Une petite pendule intérieure donne l'heure. On attend. Et puis voilà soudain tout qui se déclenche dans un grand bruit de cliquets, d'ailettes, de roues et peut-être même de chaînes actionnant une grande barre. Et là-haut le marteau est libéré pour frapper la cloche à la base. Qu'elle ne casse pas, c'est un miracle. Et pour la frapper autant de coups qu'il n'y a d'heures à la pendule. Alors, après une dernière vibration qui se prolonge, tout redevient silence. Et l'on réentend l'horloge dans sa vie lente, imperturbable, elle marcherait même que l'on serait mort, jusqu'à ce que se déclenche à nouveau le mécanisme pour une deuxième série de coups.

L'église de ce village... On regarde à l'angle, quand on est dehors et que l'on passe, le baromètre et le thermomètre. Il fait zéro. C'est au début de novembre. Quelques flocons légers tombent sur le village d'un ciel gris étrangement uniforme. On se dit :

- Fait pas chaud. C'est à cause de cette charrette de bise qu'on n'aime pas. Quel drôle de temps quand même. L'hiver vient trop tôt cette année.

Il vient toujours trop tôt, et surtout il vient de plus en plus tôt à mesure que l'on vieillit. Et si l'on émigrerait ?

On avait été là-haut dans le clocher avec l'oncle Robert. Les gens du village, eux, ils disaient Flaubert. Il était concierge de l'église, c'est-à-dire marguillier, tel qu'on disait autrefois. On était monté au galetas. Il avait empoigné bientôt l'une des cordes pour mettre en branle l'une des deux cloches. Oh ! comme il l'avait tirée, celle-là, lui si petit, en somme. Et puis la cloche mise en branle qui se balançait gaiement là-haut, il avait tiré sur la seconde corde et puis bientôt il tirait sur les deux cordes ensemble, une dans chaque main, pour faire aller la sonnerie dans un grand balancement régulier. C'était beau. C'était fort. C'était dimanche. Il pouvait être neuf heures du matin. Et ainsi l'oncle Robert dit Flaubert faisait savoir aux gens du village qu'il y aurait culte à dix heures et demie, ne l'oubliez pas !

Et puis après l'oncle, il y eut Cornu, Frédéric Cornu, que les enfants, par impolitesse majeure, mais aussi par génie des surnoms, appelaient soupape ! Et Soupape, les cloches, un tout autre calibre que l'oncle Robert, il les sonnait de la

même façon que son prédécesseur. C'était la même musique si agréablement cadencée du dimanche matin. On n'avait pas vu de différence.

J'aime le son des cloches de l'église de mon village. Et si je prends vraiment le temps de les écouter, je trouve cette sonorité si attachante véritablement belle. Elle n'est jamais loin de me bouleverser non plus. Est-il possible, que je me dis, que ces sons proviennent de si loin dans le temps, qu'ils sont restés inchangés trois siècles et plus pour la plus ancienne des deux cloches ? Qu'il y ait tellement de gens, ici ou ailleurs, qui les aient entendus ? Ne serait-ce pas cela, après tout, que de remonter dans le temps ?

Ecoutez les cloches, elles nous appellent !

Dans l'église de ce village ils ont été baptisés. Ils s'y sont mariés sur les deux belles chaises aux hauts dossiers refaites avec du cuir bleu. Elles sont superbes. Et ils ont été un jour là-bas sur les deux tréteaux posés sur les dalles glacées de la chaire. On a vu la boîte claire avec des fleurs dessus. Ce sont eux précisément. Ils ont vécu toute leur vie dans ce village. A l'église pourtant jamais ils n'y ont mis les pieds. Ils ne la voyaient qu'en passant pour quand ils vont aux champs. Ils les avaient entendues des milliers de fois. Et maintenant ils sont là, couchés, immobiles, aussi glacés que les planelles du sol de l'église. Et l'on joue de l'orgue, là-haut, sur la galerie. Et l'on chante un cantique d'une tristesse à te fendre le cœur. Et aussi une nouvelle page de l'histoire des gens de ce village s'est tournée.

C'est triste, en somme, la vie d'un village, avec tous ces départs...

Mais écoutez encore, et c'est ça le vrai miracle, l'église, elle, elle reste. Elle reste sans tristesse, sereine et belle, placide, immuable. Et pour moi, comme autrefois, courant toujours, est-ce un miracle aussi, elle fixe l'angle, elle est le témoin, elle est la borne, à mi-distance. Alors quand je passe, de jour ou de nuit, maintenant qu'elle est éclairée elle paraît encore plus belle, lumineuse dans sa robe claire à peine rosée, je lui lance un regard ami et tendre. C'est que nous nous aimons, nous deux. Et que nous nous aimerons jusqu'au dernier jour où il sera venu aussi pour moi l'heure de passer là-bas. Alors je serai de même que les anciens dans une boîte claire. Et ils chanteront. Et ce sera le même cantique si triste, si triste qu'il pourrait bien à votre tour vous faire pleurer !

Les Charbonnières, le 16 novembre 1999